

Avant-propos **Lire Descartes**

« La philosophie que je cherche [...] n'est rien d'autre que la connaissance de ces vérités qu'on peut apercevoir par la lumière naturelle et qui peuvent être utiles aux activités humaines : et il n'y a pas d'étude plus honnête, plus digne de l'homme, il n'y en a pas qui puisse être plus utile en cette vie ».

Descartes, *Lettre à Voet*, AT VIII 26

Qui se lance dans la lecture des œuvres de Descartes et l'étude de sa philosophie devra prendre garde à quatre principaux obstacles.

Le premier est celui de la *fausse transparence* : Descartes écrit (ou est traduit) pratiquement sans jargon philosophique, dans une belle langue française classique souple et claire, souvent cadencée en de longues phrases inspirées par les amples périodes des auteurs latins. On peut donc estimer de prime abord que Descartes est un philosophe facile à comprendre, que ses thèses ne sont pas spécialement complexes. Funeste erreur ! Descartes fait plutôt partie de ces rares auteurs *vraiment profonds*, c'est-à-dire tels que plus on les relit, plus leurs idées apparaissent complexes et nuancées, plus ils suscitent la réflexion et, comme on dit, donnent à penser. Face à un texte de Descartes, on pourra donc, dans un premier temps, suivre la recommandation qu'il donne pour la lecture de ses *Principes de la philosophie* : parcourir l'ouvrage « d'abord tout entier ainsi qu'un roman, sans forcer beaucoup son attention, ni s'arrêter aux difficultés qu'on peut y rencontrer, afin seulement de savoir en gros quelles sont les matières dont [il a] traité. » (LPPP, AT IX 11-12). Dans un second moment, qui peut durer une vie, on prendra le temps de relire et ruminer — ou, dans un lexique plus cartésien : méditer — ces réflexions si aiguës et déliées.

Le second obstacle est celui de notre imprégnation cartésienne spontanée. À la lecture de certains textes cartésiens, comme ceux qui présentent les quatre « règles de la méthode » dans la partie II du *Discours*, on peut avoir l'impression de se trouver face à des thèses banales, convenues. C'est, en un sens, exact, mais on n'oubliera pas que ce sentiment de banalité signale que nous sommes tous devenus cartésiens : il manifeste le triomphe posthume de propositions originales voire intempestives lorsqu'elles furent formulées, et imposées par Descartes après des combats et des joutes que nos évidences actuelles font oublier. Ainsi, si nous avons souvent l'impression que Descartes pense comme nous, c'est parce qu'en fait nous pensons comme lui et que les modèles de philosophie et de scientificité qu'il a accrédités de haute lutte sont aujourd'hui spontanément les nôtres.

Le troisième obstacle est le sens qu'a fini par prendre l'adjectif « cartésien » (voir Macherey 2014-3). À cette entrée, le *Petit Robert* cite Marcel Aymé : « ils étaient cartésiens comme des bœufs ». Ce n'est pas un compliment. Mais le dictionnaire ne fait qu'entériner l'usage : dans la conversation courante,

« cartésien » qualifie, avec une nuance péjorative, un individu tellement préoccupé de rationalité sèche qu'il en devient obtus, insensible, froid et pénible, sans imagination, en définitive oublieux du clair-obscur, des hésitations et de la complexité de la vie réelle. On ne cherchera pas à restituer ici le long processus historique qui a fini par lester le mot « cartésien » de cette signification, dont on recommandera en revanche l'oubli. Une fréquentation même minimale de l'œuvre de Descartes suffit d'ailleurs à manifester qu'au sens qui vient d'être rappelé, il est tout ce qu'on voudra sauf « cartésien ».

Le quatrième obstacle est celui des stéréotypes qui font écran entre la philosophie de l'auteur et son lecteur. Tous les grands philosophes sont victimes de cette réduction de leur pensée à quelques thèses abruptes qui n'ont plus qu'un lointain rapport avec les théories subtiles qu'elles abrègent (« Platon méprise le sensible », « Nietzsche fait l'apologie de la force brute », etc.). Mais, pour les raisons qui viennent d'être évoquées et à cause du succès jamais démenti qu'elle connaît depuis bientôt quatre siècles, la pensée de Descartes a spécialement pâti, notamment en France, de ce processus de transformation en lieux communs approximatifs, voire erronés (sur ces stéréotypes cartésiens, voir Kambouchner 2015 ; sur Descartes comme « philosophe national » et sa place dans l'imaginaire français, voir Azouvi 2002). Là encore, on veillera à ne pas se laisser contaminer par ce que Descartes aurait appelé des préjugés.

Au fond, à qui a envie de lire et découvrir Descartes, on recommandera simplement d'oublier tout ce qu'il sait ou croit savoir sur cet auteur, et d'en revenir « aux textes mêmes » — en s'aidant éventuellement, puisque les difficultés propres de ces textes et le temps qui a passé depuis leur rédaction en ont parfois rendu l'accès malaisé, d'un viatique cartésien comme celui qu'aimerait fournir le présent ouvrage. Une seule chose est requise : prendre vraiment au sérieux, comme Descartes le fit peut-être plus et mieux que tout autre, le désir de trouver la vérité et de s'en « repaître » (DM II, AT VI 19).